

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 36 (1898)
Heft: 32

Artikel: Noverraz : valet de chambre de Napoléon Ier
Autor: L.M.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-197034>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 02.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
PALUD, 24, LAUSANNE

Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE : Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.
ETRANGER : Un an, fr. 7,20.
Les abonnements datent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES
Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.
Etranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Noverraz

valet de chambre de Napoléon I^{er}.

On sait que le capitaine Samuel-Joseph Noverraz, mort dernièrement à la *Violette*, sous Lausanne, était le neveu de Noverraz, second valet de chambre de Napoléon I^{er}. Ce décès nous remet en mémoire quelques particularités de la vie de celui qui accompagna Napoléon dans l'exil et ne quitta Ste-Hélène qu'après la mort de l'illustre prisonnier.

Lorsque Noverraz fut de retour dans son pays et qu'il fit l'acquisition de sa jolie propriété de la *Violette*, on peut se figurer combien il était entouré et questionné sur tout ce qui touchait à la captivité de l'empereur.

C'est tout particulièrement au *Cercle de l'Espérance*, qui se trouvait au fond de la Palud, et dont il était membre, que de nombreux amis écoutaient religieusement ses récits.

Disons ici que c'est en souvenir de Napoléon, dont il avait été un des plus dévoués serviteurs, que Noverraz appela sa propriété la *Violette*.

Ceux qui ont lu l'histoire du grand conquérant savent que celui-ci chérissait la violette, et que cette petite fleur devint le signe de ralliement des amis et partisans de l'empereur, dès le moment où, s'échappant de l'île d'Elbe, il vint débarquer près de Cannes, pour remonter, quelques jours plus tard, sur le trône de France.

D'un autre côté, on raconte ainsi comment la violette devint le signe de ralliement des bonapartistes :

Trois jours avant son départ pour l'île d'Elbe, Bonaparte, vaincu par les alliés, se promenait dans le parc de Fontainebleau, en compagnie du duc de Bassano, son secrétaire et confident intime, et du général Bertrand. Il se montrait incertain sur la décision à prendre, et se demandait s'il devait, oui ou non, se rendre à l'île d'Elbe.

Le duc de Bassano s'efforçait de lui faire comprendre qu'il n'avait plus qu'à se soumettre et qu'il n'était plus temps de reculer.

Mais vivement affecté des objections de son secrétaire, Napoléon marchait toujours et ne disait mot : il n'avait rien à répondre; il cherchait au contraire quelque distraction à l'embarras qu'il éprouvait. Tout à coup, il aperçoit près de lui un joli enfant de trois à quatre ans qui cueillait des violettes, dont il avait déjà fait un petit bouquet. « Mon ami, lui dit l'empereur, veux-tu me donner ton petit bouquet ? »

— Sire, je le veux bien, répond le jeune garçon, en le lui présentant avec une grâce charmante.

Bonaparte reçut le bouquet, embrassa l'enfant, qu'il reconnut pour être celui d'un des employés du château, et continua sa promenade.

Après quelques minutes de silence : « Eh bien, messieurs, dit-il à ses courtisans, que pensez-vous de cet enfant?... Le hasard de cette rencontre est selon moi un avis secret d'imiter cette fleur de modeste apparence; oui, messieurs, les violettes resteront l'emblème de mes désirs. »

Et Bonaparte rentra chez lui.

Le lendemain, on le vit se promener dans le jardin avec un petit bouquet de violettes à la bouche, quelques fois à la main. Arrivé près d'une plate-bande, il se mit à cueillir quelques-unes de ces fleurs, assez rares en cet endroit. Le nommé Choudieu, grenadier de sa garde, alors en sentinelle, lui dit : « Sire, dans un an vous en cueillerez plus à votre aise, elles seront plus touffues. »

Bonaparte extrêmement étonné, le regarde. « Tu crois donc que dans un an je serai ici ? — Peut-être plus tôt, au moins nous l'espérons. — Soldat, tu ne sais donc pas que je pars demain pour l'île d'Elbe ? — Votre Majesté va laisser passer l'orage. — Tes camarades pensent-ils comme toi ? — Presque tous. — Qu'ils le pensent, mais ne le disent pas. Après ta faction, va trouver Bertrand, il te remettra vingt napoléons, mais garde le secret ! »

Ghoudieu, rentré au corps de garde, fit observer à ses camarades que depuis deux jours l'empereur se promenait avec un bouquet de violettes à la main. « Eh bien, maintenant, il faudra tous le nommer, entre nous, le père la Violette. En effet, depuis ce jour, toutes les troupes, dans l'intimité des chambrées, ne désignèrent plus Napoléon que sous ce nom. Ce secret perça insensiblement dans le public, et, dans la saison des violettes, les partisans de l'ex-monarque portèrent tous cette fleur, ou à la boutonnière ou à la bouche; ce fut à cette marque qu'il se reconnurent.

Lorsqu'en 1840, à la suite de démarches faites par M. Thiers, auprès du gouvernement anglais, démarches qui eurent un plein succès, le roi Louis-Philippe chargea son fils, le prince de Joinville, de se rendre avec sa frégate à l'île de Ste-Hélène, pour y recueillir les restes mortels de l'empereur. Tout ce qui restait des compagnons d'exil de Napoléon fut invité à prendre part à cette expédition. Noverraz, entre autres, son ancien valet de chambre, fut appelé à Lausanne où il était fixé. Il partit en hâte rejoindre l'équipage, qui devait se réunir à Toulon, à bord de la *Belle-Poule*, le 6 juillet 1840.

Un autre personnage attaché à la personne de Napoléon, avec Noverraz et Marchand, son premier valet de chambre, était un Corse, nommé Santini, qui avait fait toutes les campagnes de 1804 à 1812, et avait passé des rangs de l'armée au quartier-général pour y remplir les fonctions d'estafette. Adorateur de Napoléon, il mit tout en œuvre pour obtenir la faveur de l'accompagner dans l'exil.

Après l'avoir interrogé assez longuement, l'empereur lui dit : « Tu veux donc rester avec moi ?... »

— Sire, je vous appartiendrai jusqu'à la mort.

Et le vœu le plus cher de Santini fut exaucé; il partit pour Ste-Hélène. Plus tard, il donna dans ses mémoires de curieux détails sur cette traversée. Nous en détachons la page suivante :

Jusqu'au moment du départ, la foule des embarcations de tout genre, qui venaient du littoral de l'Angleterre pour voir l'empereur, allait toujours en augmentant. Napoléon, touché de l'empressement du peuple anglais, se montrait quelquefois sur le pont et recevait un accueil de plus en plus favorable.

Enfin, le 9 août 1815, on mit à la voile. Pendant la traversée, qui fut naturellement fort triste, l'empereur se montra peu. Il passait toute la matinée dans sa chambre et ne restait qu'un quart d'heure à table. Vers trois heures il faisait une partie de piquet ou d'échecs avec un des généraux de sa suite.

On relâcha à l'île Madère pour prendre des provisions. On dépassa les Canaries, et le 25 août on passa sous la ligne.

Le passage de la ligne est un jour de mascarade et de joie pour les équipages anglais; c'est alors que se fait la grande cérémonie du baptême de Neptune. Ils appellent ce jour-là le jour de la grande barbe, parce qu'ils s'arrogent le droit de raser tous ceux qui n'ont jamais passé la ligne.

Nous fumes obligés de subir le sort général, mais Napoléon fut cependant respecté par ces matelots, qui ne respectent pas grand-chose. Ils n'y perdirent rien, car l'empereur leur fit distribuer cent napoléons.

Le lendemain, comme j'étais sur le pont, occupé à couper les cheveux à Cépriani, le maître d'hôtel, qui m'en avait prié, je vis paraître à l'improviste l'empereur accompagné du grand maréchal et du comte de Lascazes. En m'apercevant dans mes fonctions de coiffeur que je remplissais d'une manière assez gauche, n'ayant jamais pratiqué que cette fois-là, Sa-Majesté se mit à rire. Je devins tout rouge de honte; mais ce fut bien une autre affaire, lorsqu'il me dit d'aller lui couper les cheveux à lui-même le lendemain! Je n'en fermai pas l'œil de la nuit.

En entrant dans sa cabine, le lendemain, et en me voyant en face de lui, une foule de pensées tristes me roulaient dans la tête. Moi qui l'avais vu si entouré et si puissant!... Il était en robe de chambre, dans cette malheureuse cabine de vaisseau de guerre, voguant vers son lointain exil, lui, l'empereur des empereurs!

Quand je mis la main sur son front qui avait porté tant de couronnes, une frayeur respectueuse me saisit. Ma vue se trouble; voilà le frisson qui me prend. Je perds la tête, et, avec le manche de mes ciseaux, je pince l'oreille gauche de Sa Majesté. Heureusement qu'il était de bonne humeur : il m'encouragea; je me remis, et, tant bien que mal, je lui coupai les cheveux comme je l'avais vu faire aux soldats de mon régiment. M. Marchand tenait une serviette déployée pour que rien ne tombât à terre. Tout l'état-major du vaisseau, qui avait eu connaissance de mon exploit, avait retenu d'avance les cheveux de Napoléon.

A Ste-Hélène, c'est Noverraz qui rasait l'empereur. Celui-ci se tenait debout près de la fenêtre. Il tournait une joue à la lumière, et quand la barbe était faite d'un côté, il se tournait de l'autre. Quelquefois, quand le rasoir était mal affilé et irritait la peau, l'empereur se bornait à pincer l'oreille de Noverraz, qui savait immédiatement ce que cela voulait dire, et qui s'empressait de repasser sa lame sur le cuir.

Lorsqu'en 1840, Noverraz fut appelé à prendre

part à l'expédition chargée de ramener en France les cendres de l'illustre exilé, son départ fut fêté, au *Cercle de l'Espérance*, dans un gai et charmant souper offert par ses amis. Il en fut de même à son retour.

Nous nous souvenons d'avoir vu chez le capitaine Noverraz, à la *Violette*, une grande vitrine, qu'il tenait de son oncle, et dans laquelle celui-ci avait exposé divers objets ayant appartenu à son ancien maître, ainsi que quelques souvenirs de Ste-Hélène : une selle, des éperons, deux gilets de piqué blanc, la grosse clef de Longwood, des morceaux du bois avec lequel on avait fait le cerceau de l'empereur, des cheveux de celui-ci, etc.

Si nous ne faisons erreur, la plupart de ces objets ont été offerts, il y a déjà plusieurs années, au Musée cantonal, par le capitaine Noverraz.

L. M.

Comment on devient clown.

Le cirque Lorch vient de nous quitter après un court séjour sur la place du Tunnel; ses représentations ont été suivies par un très nombreux public; les clowns Bimbo, Auguste et Guiseppa, en particulier, ont fait la joie des enfants.

Footit, le brillant « paillasse » du *Nouveau Cirque* à Paris, a raconté comment on devient clown.

La profession se transmet généralement de père en fils. Tout jeune, l'enfant court dans le cirque, s'exerce à marcher sur les mains, à se courber en arrière pour toucher la terre; il s'habitue au vertige en paraissant au-dessus des pyramides humaines.

On croit généralement que l'enfant du saltimbanque est soumis à des exercices ayant pour but de lui désarticuler les membres, d'en faire, comme l'on dit, un désossé. Il n'en est rien, paraît-il. On voit néanmoins des enfants de cinq ou six ans, qui se livrent déjà aux charmes du saut périlleux et font avec aplomb le grand écart. Le corps, à cet âge, n'est pas assez fort pour supporter de pareils exercices; à vingt-cinq ans, le jeune phénomène sera fourbu, et, le corps abîmé, les jambes cagneuses, il sera obligé de renoncer à son métier et ira rejoindre la grande armée des miséreux.

La plupart ne commencent l'apprentissage qu'à douze ans. Ils débutent par la gymnastique, par des mouvements d'assouplissement et terminent par les exercices d'acrobatie. Le saut périlleux, qui couronne la série, demande une étude longue et difficile. Enfin, le grand pas franchi, et le premier saut, timide encore, exécuté le soir sous la tente, on fête, verre en main, cet heureux événement, qui fait de l'enfant un acrobate capable désormais de gagner sa vie.

Mais avant d'arriver à ce résultat, que de taloches, de chutes malheureuses récompensées quelquefois par les coups de chambrière. Malheur à celui qui « prend un rat » au moment de sauter. « Prendre un rat », en argot de cirque, c'est « prendre le trac » en argot de théâtre.

Si le jeune artiste a quelque esprit, s'il est beau parleur, de clown sauteur il devient alors clown parleur. C'est lui qui invente ces saynètes qui font pâmer de rire petits et grands.

Mais les débuts sont durs, la paie souvent médiocre, plus souvent encore réduite par les amendes infligées par un régisseur impitoyable.

Croiriez-vous que les clowns ont la passion de la famille? Il n'est pas rare de trouver des ménages d'acrobates où l'âge du mari et celui de la femme additionnés, n'atteignent pas plus de trente-sept ou trente-huit ans. Les enfants

ne se comptent pas. Ce sont, du reste, presque toujours, de fort braves gens, très économes, vivant de leur mieux, malgré la modestie de leurs appointements. Détail typique: ils ont un profond mépris de l'écuyère de haute école, qui ne fait pas un métier dangereux et porte des brillants aux doigts et aux oreilles.

Tootit, fils d'un *manager* de cirque, a commencé par être écuyer; il débuta à l'âge de dix-huit ans à Bordeaux avec 500 francs d'appointements mensuels. Une nuit, il joua, et perdit son cheval contre 25 louis. Son directeur le garda pour faire des « exercices à terre » à raison de 300 francs par mois. Mais la fortune guettait Footit, dont le succès grandit rapidement; sa réputation le fit arriver à Paris, où il gagne des appointements superbes... il est devenu capitaliste.

Footit, qui est marié depuis l'époque de ses débuts à Bordeaux, a maintenant trente-trois ans; il est le digne successeur des célèbres clowns français Auriol père et fils, et Mazurier.

BOISVILLETTE.

Gredins d'inventeurs!

— Je ne peux pas sentir les inventeurs, dit le capitaine en retraite Pâtisseau, tout en préparant une absinthe au *Café du Globe*, une absinthe qu'il étendait d'eau avec d'innombrables précautions; les inventeurs sont tous des gredins, des propres à rien, qui se mêlent de ce qui ne les regarde pas pour se rendre intéressants.

C'est surtout depuis qu'un de ces chenapans a empoisonné mon existence que je ne peux plus les voir.

Une après-midi, j'étais tranquillement chez moi occupé à fumer ma pipe et à noter mes pensées, car je suis comme les grands écrivains, je prends des notes. A l'exemple de Victor Hugo, qui avait toujours à sa portée, même la nuit, un crayon et du papier, j'ai toujours un calepin sous la main.

J'étais donc en train de consigner sur mon calepin que le fourrier de la compagnie ne m'avait pas présenté son cahier d'ordinaire, quand on frappa à la porte.

— « Entrez, » que je dis.

Un individu, qui marquait mal, une espèce de pouilleux, maigre, efflanqué, vêtu d'un veston pas boutonné, s'introduisit dans ma chambre à coucher qui me servait aussi de salon.

Il portait une valise à la main.

— « Qu'est-ce que vous voulez? que je lui demande.

— « Mon commandant...

— « Je ne suis pas commandant.

— « Mon colonel.

— « Je ne suis pas colonel, espèce de bourrique!

— « Mon général, ajoutez cet imbécile.

— « Je ne suis pas général; appelez-moi mon capitaine.

— « Je vous demande pardon.

— « Il n'y a pas de mal à cela.

— « Mon capitaine, excusez-moi de vous déranger; si j'ai pris la liberté de venir vous trouver, c'est que je suis inventeur.

— « Inventeur? Je vous remercie; je n'en ai pas besoin pour le moment, vous repasserez.

— « Laissez-moi continuer, mon capitaine.

— « Qu'est-ce que vous avez inventé? Encore une bicyclette qui se plie en soixante-quinze morceaux et que le troupière porte sur son dos; vous êtes le quarante-deuxième qui venez présenter de ces sales machines sur lesquelles on voit des civils mis comme des sauvages, voussant le dos, tirant la langue, les jambes à poil; bientôt ils iront tout nus, ma parole d'honneur!

— « Mon capitaine, qui me dit, je ne suis pas dans les bicyclettes.

— « Je vous en fais mes compliments; ne travaillez jamais dans ces affreuses machines-là.

— « Je ne m'occupe pas de vélocipédie.

— « Continuez.

— « Mon capitaine, je porte le plus grand intérêt à l'armée.

— « Vous feriez mieux de porter un veston plus propre; enfin, vous n'en n'avez peut-être pas.

— « Mon invention touche de près à l'armée.

— « Je ne vois pas ce qu'un civil peut bien inventer qui touche à l'armée.

— « Je suis sûr, mon capitaine, que vous voulez le bonheur du soldat.

— « Vous avez encore imaginé un mouchoir avec des cartes géographiques et le nom des rois de France; vous repasserez: en ce moment, je n'ai pas d'argent, ma masse d'habillement est à sec.

— « Je n'ai pas imaginé de mouchoir; je ne m'occupe pas de l'instruction du soldat.

— « Et vous faites bien, cela ne vous regarde pas.

— « Je ne m'occupe que de sa tranquillité.

— « Vous allez, comme un de vos pareils, me proposer un moyen de supprimer la guerre, grâce à un fusil qui abat une compagnie à la seconde. Si les soldats ne font plus la guerre, qu'est-ce qu'ils feront: des bas?

— « Non, mon capitaine.

— « Vous avez inventé une cuirasse en papier mâché qui renvoie les balles? Ou bien, vous êtes de force à faire comme ce capitaine d'artillerie qui s'est amusé à inventer un canon!

— « Mon capitaine...

— « Vous avez fabriqué un fusil inexplosible, un fusil qui ne part pas. Dans ma carrière, j'en ai expérimenté cent quatre-vingts.

— « Non, mon capitaine, ce n'est pas une arme nouvelle que j'ai inventée.

— « Vous allez me faire croire que vous avez trouvé la direction des ballons. Je la connais, celle-là. J'ai fait partie d'une commission chargée d'étudier un ballon dirigeable. L'inventeur, un idiot, avait construit un immense cerf-volant avec une ficelle... mais, vous ne comprendriez pas.

— « Je ne m'occupe que du repos du soldat.

— « Vous avez inventé les sommiers élastiques, peut-être?

— « Non, mon capitaine.

— « Quand le gouvernement voudra en payer aux hommes, nous ne demandons pas mieux que d'en toucher.

— « Mon capitaine, vous avez dû constater, comme moi, que le soldat est sans cesse en butte aux attaques d'un ennemi invincible.

— « Vous saurez qu'il n'y a pas d'ennemi invincible pour le soldat français.

— « Je veux dire un ennemi difficile à chasser, un ennemi qui s'attaque à son corps pour lui sucer le sang.

— « Je ne comprends pas; tâchez de vous exprimer correctement.

— « Oui, mon capitaine, un animal qui, permettez-moi de le dire, prend le meilleur du sang des enfants de la France pour s'en gorger avidement.

— « Qu'est-ce que vous me racontez-là?

— « Je veux parler des punaises, mon capitaine.

— « Vous ne pouvez pas le dire tout de suite!

— « Depuis longtemps, je cherche à résoudre ce grand problème social: la destruction des punaises.

— « Vous avez bien une tête à ça. Qu'est-ce qu'elles vous ont fait ces bêtes-là?

— « Elles troublent le sommeil des défenseurs de la patrie.

— « Sachez, qu'avec la sangsue, la punaise est l'animal qui s'attache le plus à l'homme.

— « Ce serait rendre un grand service à l'armée que de débarrasser les casernes de cet insecte répugnant.

— « Il y a longtemps que j'ai trouvé le moyen, moi.

— « Vous, mon capitaine?

— « Parfaitement. Dès que j'aperçois une punaise dans un châlit, je donne quatre jours de salle de police au caporal de la chambre. On n'en voit plus jamais.

Vous ne l'auriez pas inventé celui-là?

— « C'est un moyen un peu radical.

— « Radical vous-même.

— « Tandis que moi j'ai trouvé une liqueur qui détruit les punaises.

— « Une liqueur qu'il faudra faire prendre à chaque punaise; je vous vois venir.

— « Non, mon capitaine, cela ne serait pas pratique.

— « Je sais ce que je dis, peut-être?

— « Il suffira d'en enduire les différents effets de couchage et les punaises seront détruites instantanément. Cela n'est pas cher: un franc vingt-cinq le flacon; si vous en prenez seulement cinq cents, je vous ferai une réduction.

— « Je vous crois.

— « Cela ne brûle pas le drap, rien à craindre pour les couvertures.

— « Je l'espère bien, autrement je vous ferais